

« Que les femmes se taisent dans les assemblées » 1 Co 14, 34. Cet interdit « paulinien » (mais faussement attribué au Paul de Tarse historique) a marqué non seulement les discours qui ont été tenus par leurs contemporains à propos des dames du temps jadis, mais hante encore les esprits de ceux que la perspective d'entendre les femmes s'exprimer dérange ou affole. De manière plus étonnante encore, ce texte est rappelé dans certaines études aux allures plus scientifiques pour entériner le fait qu'effectivement, les femmes se sont longtemps tues, en raison de cette sentence...

Cette conviction se retrouve même dans les énonciations féministes mal informées, qui estiment que les femmes, condamnées au silence, se conformées à ces exigences, jusqu'à ce qu'un récent mouvement de libération leur donne enfin le droit de s'exprimer.

L'opinion toujours reçue dans certains milieux selon laquelle un obscurantisme médiéval prolongé aurait accentué cet ostracisme et réduit les femmes à un rôle passif et insignifiant pendant plus d'un millénaire est combattue par de nouveaux courants qui tentent de traquer les traces d'expressions féminines là où pendant longtemps, on s'est bien gardé de les chercher, soit parce qu'on ne voulait pas les écouter, soit parce qu'à force de les plaindre, on refusait de voir qu'envers et contre tout, elles avaient tout de même trouvé le moyen de s'exprimer et souvent de se faire entendre.

On en vient donc à mettre en doute le silence des femmes au Moyen Âge, à dresser l'oreille mais aussi à aiguïser ses autres sens pour capter les plus infimes échos des signaux émis par ces femmes qui usèrent non seulement de l'organe vocal mais de toutes les ressources de leur corps et de leur être pour manifester leur présence et, souvent, prendre une part active dans l'histoire de leur temps.

Cette quête n'est guère aisée. Je me permets de le rappeler à ceux d'entre nous moins familiarisés avec les études consacrées aux femmes du Moyen Âge [12^e 13^e s.]. En effet, si bon nombre d'entre elles se sont exprimées, elles n'ont pas toujours trouvé les meilleurs relais pour faire entendre leurs voix, la diffuser et la faire perdurer. Leurs discours ont souvent été rapportés par d'autres, qui, par excès de sympathies ou de malveillances, ont déformé leurs propos. Il faut l'admettre, la parole des femmes du Moyen Âge nous parvient souvent tronquée, affadie, contrefaite, parfois enjolivée, souvent falsifiée... Elle se dissimule quelquefois volontairement derrière une identité masculine ou se retrouve récupérée malgré elle dans des propos d'hommes. Quant elle parvient à une certaine autonomie, elle est souvent reçue avec circonspection, condescendance ou mépris, voire totalement ignorée ou condamnée par ceux qui monopolisent la parole du fait de leur sexe et de leur statut privilégié.

La parole dominante relative aux femmes est cléricale et le discours de certains ecclésiastiques, se répétant en boucle les mêmes lieux communs, s'il ne convainc pas tout le monde, a laissé des traces indélébiles dans l'inconscient collectif.

« La femme, chose fragile, jamais constante sauf dans le crime, ne cesse jamais spontanément d'être nuisible. La femme, flamme vorace, folie extrême, ennemie intime, apprend et enseigne tout ce qui peut nuire. La femme, vil *forum*, chose publique, née pour tromper, pense avoir réussi quand elle peut être coupable. Consumant tout dans le vice, elle est consumée par tous et, prédateur des hommes, elle en devient elle-même la proie » (Hildeburt de Lavardin, évêque du Mans [m. 1133])

Nous sommes à une époque où Rome tempête contre le concubinage des prêtres, alors monnaie courante, et où les autorités religieuses tentent de convaincre leurs gens des bienfaits de la chasteté et, donc, de la perfidie du genre féminin.

« Ce sexe a empoisonné notre premier parent, qui était aussi son mari et son père, il a étranglé Jean-Baptiste, livré le très courageux Samson à la mort. D'une certaine manière aussi, il a tué le Sauveur, car si sa faute ne l'avait pas exigé, notre Sauveur n'aurait pas eu besoin de mourir. Malheur à ce sexe en qui n'est ni crainte, ni bonté, ni amitié et qui est plus à redouter lorsqu'il est aimé que lorsqu'il est haï » (Geoffroy de Vendôme osb [m. 1132]) osb).

« Pour empêcher que les femmes ne désespèrent de parvenir au sort des bienheureux, puisqu'une femme a été à l'origine d'un si grand mal, il faut, pour leur rendre l'espérance, qu'une femme soit à l'origine d'un si grand bien » (Anselme de Cantorbéry [m. 1109])

A une Ève innommable s'oppose désormais la seule femme digne de louange, une Marie inaccessible, une Vierge mère inimitable !

Au même moment, pourtant, des clercs découvrent avec admiration et étonnement des femmes capables de comprendre et d'exprimer les réalités spirituelles mieux que des hommes doués et instruits des choses de l'esprit. Hildegarde de Bingen offre ainsi le plus bel exemple de ce qu'une femme peut réaliser au 12^e siècle, tant sur le plan de l'action que celui de la réflexion intellectuelle, de l'expression artistique et de la vie spirituelle. Interlocutrice des grands à qui elle en remontre par sa capacité à analyser la société de son temps et son audace à en dénoncer les dysfonctionnements, elle se sent investie d'une mission prophétique. Non seulement elle se met à écrire et dicter ses visions mais elle entreprend quatre tournées de prédication qui la mènent en Franconie, en Lorraine, en Souabe... Dotée d'une formation théologique hors du commun et reçue favorablement par bon nombre de hauts dignitaires de l'Eglise (parmi lesquels Bernard de Clairvaux), elle s'emploie à dissimuler ses compétences en protestant de son ignorance, avant de s'affirmer avec superbe investie d'une mission divine : « Crie donc et écris ce qui suit ». Pour ne retenir que ce qui peut nous intéresser, rappelons que dans son oeuvre immense, Hildegarde s'efforce de dépasser les schémas traditionnels de l'époque et intègre l'élément féminin dans sa théologie : l'amour divin est maternel et se manifeste par la douceur et la miséricorde. Force et faiblesse ne sont plus l'apanage de l'un et l'autre sexe, mais des deux, débordant ainsi le discours masculin sur Dieu et les valeurs attribuées à l'homme et à la femme.

Le discours des clercs sur la fragilité et la perfidie du sexe féminin sont donc en dissonance avec les transformations profondes qui caractérisent cet âge féodal (12^e s.) et qui se traduisent par une montée en puissance sans précédent des femmes de l'élite, dans tous les aspects de la vie sociale, religieuse, culturelle et politique. Ce n'est pas que les obstacles les plus puissants s'élevant sur la voie de l'égalité des sexes aient disparu: l' ancestrale domination du mari sur l'épouse, la primauté donnée au garçon sur la fille, la masculinité exclusive du clergé, sont bien en place. C'est plutôt que nombre de ces obstacles se sont neutralisés, dans un contexte où les ambitions contradictoires des grands acteurs politiques les conduisent à s'appuyer sur les femmes ou à les favoriser pour une raison ou une autre. Pour capter les principautés, les aristocraties ont dû inventer un nouveau type de transmission des fiefs, et ont créé les *dames*, non plus épouses de seigneurs mais seigneurs elles-mêmes: *ducissa*, *comitissa*, *vicecomitissa*, voire *dux*. Les nouveaux rapports de sexe issus de ce rééquilibrage ont suscité une adhésion consciente et même un engouement, que traduit le succès immense de la courtoisie. Certains historiens parlent même, pour la période 1180-1230 et pour ce qui concerne la société aristocratique provençale, d'une «renaissance féministe». Et cette amélioration ne concerne pas seulement les femmes de l'élite: au-delà de la diversité des coutumes, les femmes dans toutes les classes sociales vendent, achètent, négocient des contrats, travaillent, témoignent en justice, rédigent leur testament, bien souvent sans qu'il soit mention d'autorisation de leur père ou de leur mari.

Aussi ces femmes vivent-elles avec difficulté l'ostracisme dont les frappe l'institution ecclésiastique à mesure que dans le courant du 12^e s., l'Eglise sacralise le rôle du prêtre et les relègue par conséquent à une vie de silence et d'expiation. L'Eglise leur avait pourtant

longtemps confié une mission éducative et en avait reconnu les bienfaits, mais réforme grégorienne aidant, elle se montre désormais plus frileuse. A la fin du 12^e s., la mission d'enseignement des femmes est concurrencée par celle des enseignants et des prédicateurs professionnels. Deux lieux et deux modes d'enseignement sont alors distingués : celui de la mère, exhortant dans le privé ; celui du professeur et prédicateur, enseignant et prêchant en public.

Cette distinction s'amplifie avec le développement rapide des villes et la création des premières universités. Produits complexes de l'alliance de l'Église, des villes et des États, les universités sont destinées à répondre aux besoins de plus en plus grands en administrateurs qualifiés de ces organismes en plein développement. Difficilement contrôlables, elles s'avèrent vite de véritables «machines à produire les hommes nouveaux». Imbus de leur science, de leur importance, de leur spécificité, ces hommes nouveaux – les clercs (= des intellectuels professionnels et non nécessairement des ecclésiastiques) – envahissent peu à peu tous les rouages de la vie publique, y imprimant leurs modes de raisonnement, leurs manières d'agir, leurs idéaux. Or ces hommes sont foncièrement misogynes, par formation autant que par intérêt. En première ligne dans la diffusion et le recyclage des littératures et des philosophies antiféministes de l'Antiquité, *via* traités et ouvrages de fiction qui disloquent l'idéal courtois, ils sont également des plus actifs dans la réorganisation concrète de la société européenne, qu'il s'agisse de la réintroduction du droit romain, de l'éviction des femmes de la médecine ou de la mise en place de monopoles masculins dans l'enseignement supérieur et les professions de ce qu'on appellera un jour la «fonction publique». Malgré les résistances qui, un peu partout, s'expriment contre leur arrogance et leur irrésistible ascension, les situations des femmes connaissent dès la fin du XIII^e siècle une certaine dégradation orchestrée tant par l'Église que par l'université.

Mais l'histoire veut qu'à force de vouloir les faire taire, les clercs, sans y prendre garde, ont poussé les femmes à se trouver des modes d'expression propres. Malgré l'hostilité que leur témoignent certains clercs, les femmes pénètrent de façon massive dans l'Église militante. Elles placent notamment le diocèse de Liège au cœur d'un courant mystique dont les influences vont être considérables, tant auprès des laïcs que des clercs, tant auprès des femmes que des hommes et ce, bien au-delà des frontières du territoire liégeois.

Ce courant met en scène des femmes qui ont osé une certaine prise de parole dans un domaine de plus en plus réservé au magistère clérical. Elles ont ainsi cultivé l'art de parler de l'indicible et de leur expérience personnelle vécue au cours de la rencontre avec le divin. Une prise de parole audacieuse et originale, assortie d'une ascèse rigoureuse qui les pousse aux plus extrêmes mortifications, autre moyen pour elles de s'exprimer de manière spectaculaire dans l'Église.

Ces mystiques parlent abondamment (et pas seulement en privé), lisent, manient l'écriture, s'approprient les textes sacrés, les traduisent en langue vulgaire. Plusieurs femmes consignent par écrit les visions et les états extraordinaires dont elles font l'expérience⁵⁶. Béatrice de Nazareth († 1268), béguine, puis moniale cistercienne, décrit en moyen-néerlandais les « sept manières d'amour » qui mènent le mystique, à travers les épreuves, à ne faire « qu'un esprit » avec Dieu. Autrice de récits de vision, de poèmes et de lettres également composés en néerlandais, la béguine Hadewijch (vers 1240) chante l'Amour qui porte l'âme à « être Dieu avec Dieu ». Dans *La Lumière ruisselante de la Dêité*, ouvrage rédigé en bas-allemand, la béguine Mechtilde de Magdebourg († 1282), qui termine ses jours au monastère cistercien d'Helfta, fait état de son expérience mystique et compose des scènes dialoguées entre Dieu et l'Ame, entre Dame Ame et Dame Amour. L'abbesse d'Helfta, Gertrude de Hackeborn, et sa soeur, Mechtilde de Hackeborn († 1299) connaissent aussi l'extase. Gertrude la Grande († 1302), leur fille spirituelle, consigne par écrit les visions de Mechtilde, probablement sous la dictée de celle-ci, et raconte ses propres visions.

Mais ces femmes inventent aussi d'autres langages. Leur corps, dressé par l'ascèse, peut se voir investi d'une mission exaltante : permettre et exprimer, au-delà des mots, la communication entre le Ciel et la Terre, contribuer aux tête-à-tête intimes entre l'Époux et sa créature, devenir, pour ainsi dire, le lieu d'une Incarnation sans cesse renouvelée. Aussi doit-il se dépouiller de toutes les scories terrestres pour se revêtir d'une pureté toute angélique. Mais c'est selon des modes très incarnés que le corps de l'élue dit et écrit l'histoire d'amour qui se vit en sa chair. Pétri de caresses divines, le corps dialogue avec Dieu et manifeste au monde son nouvel état : prophète d'amour, interprète d'une passion, poète d'une expérience. Avant toute mise en mots, avant toute transcription, il traduit l'indicible et le met en scène, fut-ce dans le secret. Ce parchemin vivant, hélas, n'est plus. Demeurent les confidences écrites, les relations autobiographiques, les commentaires de l'entourage, aux impressions souvent partagées. Et donc autant de textes remaniés, reformulés, corrigés par diverses mains. Pas toujours malveillantes mais souvent peu sensibles aux subtilités d'une langue particulière et désireuses d'éviter à ces audacieuses les tourments d'une enquête sur l'orthodoxie de leur comportements.

C'est ainsi que le *Livre de vie* de Béatrice de Nazareth, sorte de journal écrit en néerlandais, est transformé en une *Vie* de la sainte, rédigée en latin par le confesseur de son couvent : celui-ci reconnaît avoir « limé le style d'une langue balbutiante »⁸⁵, résumé des passages et ajouté des considérations morales. Les expériences spirituelles d'Angèle de Foligno († 1309) sont également réécrites par son confesseur, frère Arnaud : la mystique lui raconte ce qu'elle a vu, entendu, et le franciscain écrit, traduisant en latin ce qu'Angèle confie dans le patois de Foligno, intervenant parfois : « Ce que tu dis de Dieu et de tes rapports avec Dieu, ce n'est pas dans la Bible et ce ne peut pas être vrai »⁸⁶.

Ces expériences mystiques d'une part, ces projets de vie semi-religieuse d'autre part, vont poser de nombreux problèmes à l'institution ecclésiale. Beaucoup d'ecclésiastiques admettent mal, en effet, la « situation intermédiaire » des béguines et autres pénitentes, inclassables, insaisissables. Parce qu'ils ne savaient où les situer, certains laïcs reprochent également aux béguines leur « hypocrisie », comme en témoigne le diz des Béguines de Ruteboeuf. Parce qu'ils mettent en cause un ordre social séculaire, les groupements semi-religieux féminins suscitent l'inquiétude.

D'autre part, les pratiques de lecture et les entreprises d'écriture de nombreuses « femmes religieuses », qui font voler en éclats des clivages bien établis entre les « lettrés » et les « illettrés », entre l'« ordre des prédicateurs » (*ordo praedicatorum*) et l'« ordre des laïcs » (*ordo laicorum*)⁶⁰, ébranlent fortement le monopole que détiennent les ecclésiastiques sur le savoir et sa transmission et mettent en cause le rôle d'intermédiaires obligés des ecclésiastiques. Guibert de Tournai s'inquiète de cette situation nouvelle en 1274 :

« Il y a chez nous des femmes qu'on appelle béguines, dont certaines se flattent de leurs subtilités et se réjouissent des nouveautés. Elles ont interprété les mystères de l'Écriture et les ont traduits en français, alors que ceux qui sont vraiment versés dans leur étude ne les pénètrent qu'à peine. Elles les lisent ensemble, sans respect, avec audace, dans des conventicules, dans des cellules obscures, sur les places publiques. »

Enfin, les expériences surnaturelles vécues par certaines femmes mystiques représentent une aventure personnelle dont le but ultime consistait à se fondre en Dieu dans une union excluant tout intermédiaire : de ce point de vue, pour les dévotes qui vivent de telles expériences, le ministère sacerdotal n'a plus guère d'utilité. Dans tous les cas, l'aventure mystique abolit les clivages ordinaires. Aussi la béguine Marguerite Porète peut-elle faire l'éloge de ceux « qui n'adorent pas Dieu seulement dans les temples et dans les monastères, mais en tout lieu, par union à la volonté divine ». L'espace ecclésial apparaît donc sans nécessité, tout comme la hiérarchie ecclésiastique (masculine). On comprend que beaucoup d'ecclésiastiques aient eu le sentiment de vaciller.

Le rejet et l'élimination des semi-religieuses, dès lors assimilées à des « hérétiques », sera une solution qu'adopteront parfois les autorités ecclésiastiques. L'assimilation des *mulieres religiosae* à des « hérétiques » a sans doute été favorisée par l'idée, dominante parmi les clercs, selon laquelle les femmes, en raison de leur esprit faible, malléable et irrationnel, sont plus enclines que les hommes à l'« hérésie ».

En Rhénanie, les béguines font l'objet de persécutions dès le XIII^e siècle. Dans la France du Nord, le *Miroir des simples âmes anéanties*, condamné d'abord, en 1306, par l'évêque de Cambrai - et brûlé sur la place publique de Valenciennes -, puis, en 1310, par les théologiens de l'Université de Paris, conduit au bûcher Marguerite Porète, son auteur, déclarée hérétique et relapse⁷⁴. En fait, l'Église ne réprime pas tant des idées hétérodoxes - avant d'être condamné, l'ouvrage de Marguerite Porète avait été « approuvé » par trois théologiens - que la menace que représente un discours sur Dieu tenu par une femme - certains manuscrits désignent Marguerite comme une « béguine clergeresse »⁷⁵ -, exprimé dans la langue du peuple. Et 1311, le concile de Vienne réuni par le pape Clément V condamne, de manière générale, les béguines. Les « Clémentines » ne furent publiées qu'à partir du 1317, par Jean XXII. Dans l'une des constitutions alors promulguées (*Ad Nostrum*), le souverain pontife expliquait :

Nous avons appris d'une source digne de foi qu'il existe un certain nombre de béguines, en quelque sorte poussées par la démence, qui discutent et prêchent sur la très sainte Trinité et l'Être divin, et qui introduisent des opinions sur les articles de la foi et sur les sacrements ecclésiastiques qui sont contraires à la foi catholique. De la sorte, elles induisent en diverses erreurs beaucoup de gens simples et crédules ; de plus, elles commettent sous le voile de la sainteté beaucoup d'actions qui sont un danger pour les âmes.

La guerre déclarée aux béguines (et probablement à certaines mystiques) par les théologiens fait écho à celle, sans merci, déclarée au sein des universités naissantes par des intellectuels jaloux.

La guerre déclarée aux femmes depuis plus de deux siècles par les intellectuels, cette guerre dont Christine de Pizan croira pouvoir dire qu'elle n'a rencontré, jusqu'alors, aucune résistance, trouve enfin des adversaires déclarés: des lettrées d'extraction modeste, comme elle, mais aussi des princesses, des hommes, et même des savants! Mettant aux prises *misogynes* (le mot apparaît alors) et *champions des dames* (le mot «féministe» viendra bien plus tard), ce que les historiens du XIX^e siècle appelleront la Querelle des femmes naît à cette époque, pour ne plus quitter le paysage politique et intellectuel européen.

Marie-Élisabeth Henneau

ULg